

## Secrète

Stéphane Lépine

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (2005). *Secrète*. 24 images, (125), 42–45.



*Isabelle Huppert*  
*Secrète*

par Stéphane Lépine

## Portrait

**D**e par son origine même, le cinéma est un art qui fait la lumière. En gravant le mouvement, en alignant une série d'images fixes et immuables, deux frères aux intuitions lumineuses donnaient l'illusion de capter le réel, de le capturer.

Mais qui donc en réalité était pris au piège si ce n'était le spectateur lui-même, qui voyait prendre forme et solidité la matière même de ses rêves, qui projetait sur l'écran ses visions et ses fantasmes, à qui était donnée la possibilité d'aborder un autre monde, de devenir momentanément autre. Le cinéma est une capture, parfois violente, effrayante. L'image a un pouvoir que le réel n'a pas, un pouvoir comparable à celui des mots écrits dans les livres ou à celui de la musique. À la différence que, dans ce théâtre d'ombres, au cours de ces cérémonies nocturnes, l'alchimie s'opère au contact de corps et de visages, de présences médiumniques sur lesquelles le spectateur projette ses désirs et ses fantaisies.

Sensations, sentiments qui naissent dans le regard de Harriet Andersson ou de Monica Vitti, d'Ava Gardner ou de Greta Garbo, dans le regard porté sur Montgomery Clift, James Dean ou Terence Stamp. Fugitives images, paroles qui s'envolent, visages apparus un bref instant, éclat de la chair, tout cela léger comme une trace ou un reflet, et pourtant tout commence à ce moment-là, dans cette rencontre émue dans le réceptacle individuel des sens. Visages des stars, marqués en nous de façon indélébile, devenus les symboles de notre fascination, de notre ravissement. Images, visages surhumains, qui sont inscrits dans notre mémoire comme un alphabet du désir. On pense à ce qu'étaient pour Renoir, pour Maillol, leurs « modèles » : non plus des prétextes à la création, mais le corps et le visage de leur quête, l'incarnation de leur désir secret, de leur art.

Isabelle Huppert est l'un de ces modèles absolus, l'une de ces étoiles dont l'éclat nous parvient en différé et dont la saisie nous est inaccessible. Si l'époque des stars, des vedettes devenues, de leur vivant, des mythes, semble bien révolue, parce que ne s'opère plus la conjonction entre acteurs, cinéastes, production et public, si en outre – c'était la thèse de François Truffaut – il n'y a plus de stars parce que la télévision a fait entrer les acteurs chez tout un chacun, que reste-t-il ? C'est là qu'Isabelle Huppert fait symptôme. Car de la star, elle a toutes les possibilités : la beauté, une aura, un évident charisme, une froideur et une réserve que l'on souhaite surmonter, un talent proprement inouï. Huppert réussit souvent à nous faire garder en mémoire des films qui, sans elle, seraient sans doute vite oubliés.

*Gabrielle (2005).*



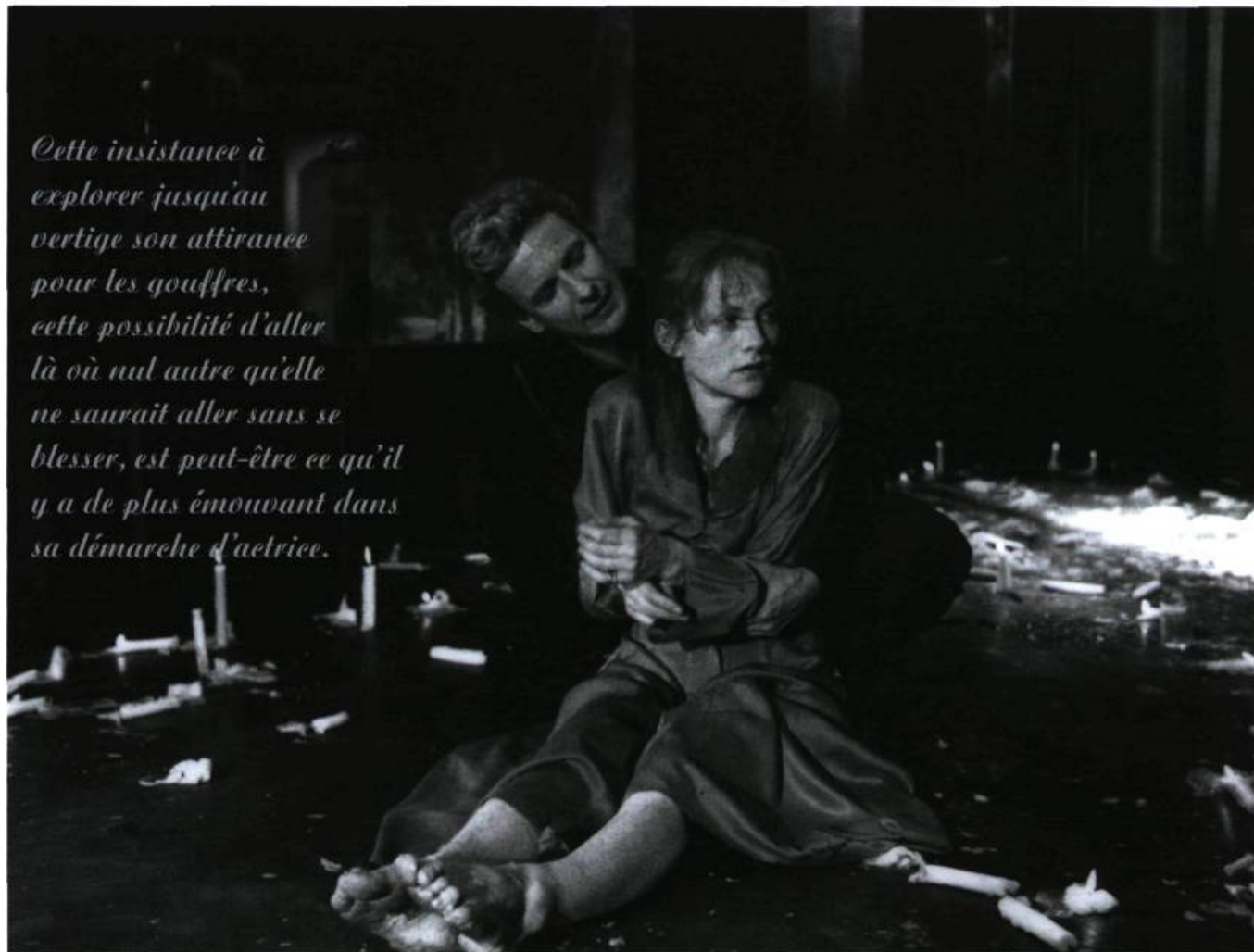
L'actrice est engagée dans un itinéraire singulier, en apparence chaotique, qui l'a fait passer par de grands films (*Violette Nozière*, *Loulou*, *Sauve qui peut (la vie)*, *Heaven's Gate*, *Passion*, *Une affaire de femmes*, *Malina*) et par des films plus oubliables – elle le sait – à propos desquels elle esquivait tout commentaire malveillant. Elle a un peu tâté de tout, du film d'auteur aux comédies légères en passant par des premiers films. Elle a montré qu'elle pouvait à peu près tout jouer, à condition de rester dans le registre qui a toujours été le sien, celui de l'insaisissable, de l'opacité, du secret. L'art d'Isabelle Huppert, comme celui de tant d'auteurs du tournant du siècle dernier (Henry James et Stefan Zweig en tête), est un art où tout est mouvement, effort de découverte et d'investigation, plis, replis, sinuosité, réserve, art qui ne déchiffre pas mais est le chiffre de l'indéchiffrable, art de tourner autour d'un secret – « quelque fait, quelque pensée ou vérité qui pourrait être révélée », disait Blanchot – qui échappe à toute révélation car il appartient à une région qui n'est pas celle de la lumière : « Je ne veux pas que le public sache tout sur le personnage », disait Tennessee Williams. De ce point de vue, *Gabrielle* semble faire exception à la règle tant son personnage s'avance à découvert... ou du moins en donne l'illusion. Dans ce premier film tourné sous le regard de Patrice

Chéreau, elle joue vraiment sur un grand piano. Ce n'est pas le moindre paradoxe d'Isabelle Huppert que d'être une actrice de « composition » et de travailler en même temps de façon complètement instinctive – elle insiste là-dessus –, de jouer totalement sur la vérité.

S'il existe une Isabelle Huppert, elle n'est pas facile à cerner, dans la mesure où ses films, ses rôles de plus en plus nombreux au théâtre, son disque avec Jean-Louis Murat (*Madame Deshoulières*) dessinent un parcours non fléché, souvent surprenant, sans direction apparente, sinon celle de la fidélité indéfectible à un certain cinéma d'auteur. En s'assagissant, en se satellisant, cette étoile – qui sans cesse nous file entre les doigts et échappe à notre désir de la décrocher – donnerait d'elle une image plus repérable. Mais à recevoir une identification plus précise, Isabelle Huppert ne perdrait-elle pas ce qui fait sa force, à savoir sa capacité de dépenser en pure perte sa brillance ou, pour filer la métaphore stellaire, son pouvoir de sidération ?

Ce qui persiste en revanche, s'affirme de plus en plus, c'est le désir d'Isabelle Huppert d'explorer des zones limites. Cette insistance à explorer jusqu'au vertige son attirance pour les gouffres, cette possibilité d'aller là où nul autre qu'elle ne saurait aller sans se blesser, est peut-être ce qu'il y a de plus émou-

*Cette insistance à explorer jusqu'au vertige son attirance pour les gouffres, cette possibilité d'aller là où nul autre qu'elle ne saurait aller sans se blesser, est peut-être ce qu'il y a de plus émouvant dans sa démarche d'actrice.*





Ci-contre *Malina* (1991) de Werner Schroeter et ci-dessus, *Gabrielle* (2005) de Patrice Chéreau.

vant dans sa démarche d'actrice. Mais on saurait difficilement réduire son travail à un enfermement dans une image de femme au bord de la crise de nerfs. Car à l'intérieur de ce qui pourrait apparaître comme le cadre clos de la violence et de la passion, Isabelle Huppert effectue une recherche en profondeur, dans des directions multiples. Elle est l'une des rares comédiennes d'aujourd'hui à pouvoir plonger sans retenue – parfois jusqu'au délire, comme chez Werner Schroeter – dans des rôles lyriques et passionnés, et revenir indemne dans un film de Diane Kurys ou dans *Les palmes de M. Schutz* !

Isabelle Huppert est en réalité l'une des plus grandes réalisatrices françaises. Des *Valseuses* aux *Ailes de la colombe*, des *Sœurs Brontë* à *Ma mère*, de *Violette Nozière* à *L'école de la chair*, de *Coup de torchon* à *La pianiste*, de *La vengeance d'une femme* aux *Destinées sentimentales*, de la femme incendiée de *Malina* à l'immuable Gabrielle, toujours elle a su peindre les films à ses couleurs, résolument modernes, et a réussi à changer le visage du cinéma de notre temps. Nul autre cinéaste qu'elle qui ait compris plus intimement la malice de Chabrol, la fièvre de Pialat, la clairvoyance de Godard, l'ironie de Laurence Ferreira Barbosa, le caractère épique de Cimino et celui, mortifère de Chéreau, l'incandescence de Doillon, le baroque flamboyant de Schroeter, la radicalité désespérée de Haneke. Elle le disait en 1994 dans les *Cahiers du cinéma* : « Ceux qui filment savent bien que... Quand les images sont floues, les idées sont fixes. Des images idéales enfouies au fond de soi. Des images vraies – Des secrets ? Des souffrances ? Non, tout juste des images simples et des moments qui durent. Du temps suspendu. Mon idée fixe à moi ce n'est pas la vôtre. Chacun poursuit la sienne. Mais inlassablement la mienne est venue se lover au creux des [leurs], silencieuse, généreusement accueillie, irréductible cependant. »

Depuis que Huppert compte, le cinéma ne peut plus se filmer pareillement. Cette femme a nettoyé nos yeux, car son idée du cinéma, au-delà de son travail d'actrice, son idée de ce que le cinéma doit présenter au monde et présenter au monde est tout simplement immense. Et son intransigeance est de tout temps si radieuse que nous aurions tout aussi bien pu ne pas la voir ! Tous les films auxquels elle a prêté sa présence, même les plus mineurs, sont puissants parce qu'elle a voulu les imprégner de

sa haute idée du cinéma et que son art de funambule intransigeante, dans un sourire ou une bouderie, une violence ou une opacité, a bouleversé les règles. L'œuvre d'Isabelle Huppert – car il s'agit bien d'une œuvre – est irrécupérable. Chacun de ses films est un bloc, une petite pierre qu'il nous faut accepter pour bâtir encore et toujours les fondations du cinéma de demain.

L'artiste Isabelle Huppert incarne la figure malicieuse et inaccessible de la rébellion la plus radicale, celle qui consiste à toujours demeurer fidèle à ses instincts. C'est sans aucun doute dans sa précieuse singularité, dans cette distance qu'elle impose, celle d'une femme supérieurement intelligente et face à laquelle on craint toujours de ne pas être à la hauteur, qu'apparaît le mieux la figure quasi iconique d'Isabelle Huppert, aimée par les amateurs de cinéma au même titre que les plus grands auteurs. Huppert fait partie de ces rares comédiennes qui ont marqué un tournant radical dans l'histoire de « l'être à l'écran ». Sa carrière est liée, exemplairement, à la promotion d'un certain cinéma français, certes, mais aussi allemand, autrichien, italien, hongrois, russe, américain ; et les conséquences et les responsabilités de ces rencontres au sommet furent très vite assumées par une actrice qui sut réfléchir à l'évolution de l'art qu'elle voulait servir.

En entrevue, Isabelle Huppert, c'est d'abord une voix dite du bout des lèvres, lâchée comme à contrecœur, avec une assurance retenue, comme si elle craignait de trop se livrer, de dire toute la vérité, elle qui ne se donne jamais tout entière et qui se préserve dans une opacité à laquelle on ne cesse de se heurter, comme aux paroles d'un sphinx jamais totalement déchiffrables. Impossible identification d'une femme. Isabelle Huppert parle pourtant d'abondance, d'une traite, en butant sur certains mots, en en ponctuant d'autres d'un regard songeur. S'arrête en pleine phrase mais s'acharne sur une image ou une expression soudain répétée à l'envi, comme pour mieux en invoquer la force imaginaire. Un langage à elle, pris dans des poses qui lui sont propres, sculptées par son accent demeuré enfantin. Un art du récit en puzzle, procédant par ellipses, mêlant les gens, les lieux et les époques, très facile à suivre mais échappant à la rationalité objective de la retranscription. Qu'on en juge. ■

